

## Petite revue de philosophie

# Le yoga et la révolution

Normand Tremblay

---

Volume 3, Number 2, Spring 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105604ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105604ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Tremblay, N. (1982). Le yoga et la révolution. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 37–46. <https://doi.org/10.7202/1105604ar>

# **Le yoga et la révolution**

Normand Tremblay

*Professeur au département de philosophie*

Quand j'ai pris la décision de faire une communication à ce colloque, je me suis retrouvé dans une bien curieuse position. Je voulais faire une communication sur le yoga mais, en même temps, je n'arrivais pas à décider ce que j'allais y mettre. Est-ce que j'allais faire une communication théorique qui consisterait à présenter la métaphysique des yogas? Présenter, par exemple, des concepts fondamentaux comme le karma, la mâyâ, le nirvâna. Cette façon de faire m'intéressait parce qu'elle permettait de faire apparaître toute une vision du monde complètement différente de la nôtre et qui nous sort de notre territoire mental d'occidentaux, pour nous placer dans un état d'absence de pensée.

En même temps, toutefois, je voulais faire une communication qui ne soit pas théorique, dans laquelle

je pourrais raconter comment je suis entré en contact avec le yoga, quelles expériences j'ai vécues à l'ashram du Swami Shraddhananda à Saint-Jovite, mes expériences au niveau du corps dans le Hatha-Yoga et dans le chant. Bref, raconter quelque chose où la vie passerait plus que la métaphysique, puisque le yoga est avant tout de l'action, du vécu.

Je pensais aussi à faire une communication qui nous impliquerait tous dans une expérience commune de yoga. Pour nous rendre compte que la guerre et la paix du monde commence d'abord à l'intérieur de nous, pour nous rendre compte que chacun de nous émet des vibrations et que de toutes les vibrations individuelles nous tirons une musique de joie ou de dissonance, nous aurions pu faire des mantras.

Pour tout dire en un mot, j'étais divisé. Cette division intérieure faisait que je me retrouvais au point de départ du yoga avec la multiplicité de mes désirs, les uns poussant dans le sens d'une communication à teneur métaphysique, d'autres dans le sens d'une communication témoignage, le reste dans le sens d'une communication pratique.

À chacun de ces désirs correspondaient d'ailleurs des peurs. Si je faisais un exposé métaphysique, je risquais d'une part d'ennuyer radicalement l'auditoire, d'autre part de dire des choses inexactes car je ne suis pas un spécialiste. Si je faisais un témoignage, il fallait que je trouve le courage de dire devant un vaste auditoire des choses très intimes. Si je faisais des mantras, il fallait que je crée un climat d'intériorisation assez fort pour que ceux qui n'avaient jamais fait de mantra, en fassent de bon gré et ressentent la paix du mantra.

Ces multiples désirs et ces multiples peurs étaient là en moi. Je ne pouvais ni les nier, ni les refuser. Je ne pouvais que les accepter. J'oscillais de l'un à l'autre en l'absence d'un élément stable et permanent qui m'aurait permis de les unir et de me servir de leurs forces.

Cette situation dans laquelle je me trouvais est je pense une situation de yoga. Le yoga signifie lien, il signifie joug. Il signifie que l'on se met au travail, que l'on se met en travail pour faire l'union de ce qui est divisé: la division est en moi, j'entreprends de rassembler mes forces, de les faire regarder ensemble dans la même direction, vers le même but.

À remarquer que je ne manquais pas d'énergie. Au contraire mes désirs ne demandaient qu'à collaborer à la tâche que je me proposais: faire une communication. Mais ils voulaient tous y collaborer d'une façon anarchique. Chacun voulait prendre en main la communication, ils ne collaboraient pas entre eux. Mes peurs, par contre, ne voulaient pas collaborer à cette communication et trouvaient toutes sortes de bonnes raisons pour saboter tout projet que mes désirs tour à tour mettaient de l'avant.

Cette situation a duré un certain temps jusqu'à ce qu'une question se présente clairement à mon esprit, la question: qui suis-je? Je me suis dit que d'abord j'étais mon projet de faire une communication, que j'étais aussi mes désirs, que j'étais aussi mes peurs. J'acceptais tout cela. J'avais cependant la certitude que j'étais aussi autre chose qui allait me permettre de rassembler mes forces et d'aller de l'avant.

La réponse allait me venir de là où je ne l'attendais pas!

Occupé à ce que je viens de raconter, un après-midi, j'entends la sonnette de la porte d'entrée qui résonne. Je vais ouvrir et je me retrouve en présence d'un ami qui vient me confier certains problèmes en relation avec le colloque de ce soir en me demandant de l'aider à les résoudre. Sur le coup, comme je me sentais bloqué dans la solution de mes propres problèmes, je ne voyais pas très bien comment je pourrais l'aider. En fait, c'est lui qui m'apportait de l'aide et je ne le savais évidemment pas.

Son problème se manifestait sous une forme assez violente. Il était en colère de s'être fait berner par Pierre Bertrand, l'un des initiateurs du colloque. Mon ami s'était trompé sur sa personnalité: il croyait Pierre accueillant et ouvert et voilà qu'il se rendait compte, à la lecture d'un texte sur le féminisme publié par Pierre Bertrand dans le *Devoir*, que cette ouverture n'était que façade qui cachait un agitateur politique. Je lui demandai de s'expliquer. Voici ses arguments.

Personne n'ignore qu'au Québec, on se fait une certaine image du révolutionnaire. Il s'agit d'un guérillero avec sa mitraillette qui, pour des raisons politiques, a pris le maquis et se bat pour abattre l'oppression. Che Guevara par exemple ou Paul Rose. Il peut s'agir aussi d'un militant qui, lui aussi pour des raisons politiques, tente activement de noyauter les syndicats ou les ouvriers de manière à les amener à la formation d'un parti ouvrier qui renverserait le capitalisme. Bref, dans l'idée générale des gens, le révolutionnaire est un homme de gauche. La gauche, pour s'assurer le

monopole de la révolution, encourage cette image, en organisant des manifestations en faveur de la libération de Paul Rose, des guerilleros d'El Salvador, etc. Ainsi, la majorité des gens en viennent-ils à penser qu'en dehors de la gauche il n'y a pas de révolution possible.

Si l'on constate ce monopole de la gauche sur la révolution, que vient faire le colloque *Comment être révolutionnaire, aujourd'hui?* A-t-il été organisé par la gauche? Évidemment non. Pierre Bertrand et Gisèle Laberge ne sont pas particulièrement reconnus comme étant de la gauche. S'ils ne sont pas à gauche, pourquoi font-ils un colloque sur la révolution?

La raison semble claire. Pour briser le monopole que réclame la gauche sur la révolution. Mieux, pour prendre ce monopole. Une excellente raison qui va dans ce sens, c'est que simultanément à l'organisation du colloque, un des organisateurs, Pierre Bertrand, écrit un article retentissant dans le *Devoir*, intitulé *Contre le totalitarisme*. Cet article tire à bout portant sur le féminisme, allant même jusqu'à traiter celui-ci de «maladie qui tue l'amour». Cet article identifie clairement, aux yeux de tous les québécois qui l'ont lu, Pierre Bertrand à la droite, à une droite réactionnaire. Conséquence première, le colloque qu'il organise est de ce fait identifié à la droite aux yeux de tous: la révolution et la droite vont dorénavant de pair.

La situation est claire. Par un colloque, Pierre Bertrand attaque la gauche en cherchant à la soulager de son monopole. Tant que la gauche a le monopole de la révolution, elle est forte de la force de l'opinion publique qui lui accorde ce monopole. Vient-elle à perdre ce monopole, la gauche s'affaiblit d'autant. D'au-

tre part, Pierre Bertrand associe clairement la révolution à la droite par son article sur le féminisme, montrant clairement par là qu'il veut mettre la main sur ce monopole ou plutôt voir la droite s'accaparer du monopole. En ce sens Pierre Bertrand est un agitateur politique de droite.

Je ne sais exactement pourquoi mais à mesure que mon ami parlait, je sentais qu'il y avait en lui, en même temps, la colère et un grand besoin de s'en libérer. Je décidai de m'adresser à ce besoin de liberté sans doute parce que je le sentais aussi en moi-même.

Sa colère cherchait un opposant. Elle voulait se battre et pour se battre il faut être deux. Je pouvais dire oui à sa colère, me sentir attaqué par les charges faites contre le colloque, m'en faire le défenseur et riposter. D'autre part, puisque sa colère cherchait une résistance, je pouvais la faire tomber en lui refusant l'appui qu'elle demandait. En trompant son attente, ses arguments tombaient dans le vide. Je me déclarai d'accord avec lui, mais d'accord avec la liberté que je sentais chez lui.

Effectivement mon ami avait raison. Incontestablement le colloque privait la gauche de son monopole sur la révolution. La gauche allait en sortir affaiblie. Mais l'important n'était-il pas qu'en même temps et surtout, le colloque nous permettait de penser la révolution plus librement, en nous permettant de la penser hors du cadre étroit et devenu stérile que la gauche nous imposait. Puisque la gauche avait un monopole, c'est nous qui en subissions les conséquences puisque notre pensée s'en trouvait emprisonnée dans la grille marxiste. Le colloque était donc libérateur et il



ne pouvait être que bienvenu. Quant à l'article sur le féminisme, il ne faisait rien d'autre que dénoncer le monopole exercé par le modèle féministe sur notre façon de penser les rapports des hommes et des femmes. Encore une fois, il ne dénonçait que ce qui empêche notre liberté de penser et de ce fait nous invitait à penser à partir de ce que nous sommes, à devenir nous-mêmes et à briser nos idoles.

J'avais touché une corde sensible et en mon ami et en moi-même. Je sentis un sentiment d'innocence m'envahir. J'avais réussi à ne pas combattre la colère de mon ami, donc à ne pas la condamner, à ne pas la faire se sentir coupable d'être ce qu'elle était. Sa colère était restée innocente, non-coupable. Aussi avait-elle porté fruit, ensemble nous avons découvert un sens au colloque: devenir nous-mêmes, librement, sans modèle, sans idole, sans culpabilité. Nous avons soupé joyeusement ensemble pour fêter cette découverte.

Mon ami était venu répondre à la question *Qui suis-je?* Il était venu m'apprendre qu'en chaque occasion, je suis celui qui cherche la liberté. Il était venu me rappeler qu'en moi, il y avait un petit prince qui apprend à cultiver sa rose, et que si, pris dans la multiplicité de mes désirs et de mes peurs et de mes pensées, je n'entendais pas la voix de ce prince, le monde extérieur se chargeait de me rappeler qu'il me fallait renouer le contact avec lui. Il était venu me rappeler que ce petit prince devait grandir en moi afin qu'il puisse utiliser les merveilleux pouvoirs que j'avais reçus de penser, de désirer, de m'émouvoir, de sentir, de vouloir et d'agir. Car ce petit prince qui est un magicien, un alchimiste, un artiste, un créateur, un

révolutionnaire, un amoureux, un yogi, un philosophe, un musicien, un ascète, un ermite et un gourou, ce petit prince sait que, comme le dit Angelus Silesius,

La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit,  
N'a souci d'elle-même, ne désire être vue.

Finalement mon ami m'avait donné le sujet de ma communication. Je ne pouvais parler du yoga que pour en dire l'essentiel. Qu'était le yoga? Nulle autre chose que la décision que j'avais prise de faire germer les possibilités que j'avais en moi-même.

Cette décision s'inspirait d'une découverte, la plus grande découverte de ma vie et la plus déterminante. J'ai constaté un jour que le meilleur moyen d'acquérir une qualité, quelle qu'elle soit, était de devenir cette qualité. Autrement dit pour être il faut devenir. Est-ce que je désirais être force? Je n'avais qu'à le devenir. J'avais en moi les possibilités d'être fort. Est-ce que je désirais être sagesse? Je n'avais qu'à le devenir. J'avais en moi les possibilités d'être sage. Est-ce que je désirais être amour? Je le pouvais. Est-ce que je désirais être un dieu? Je le pouvais. J'avais en moi les possibilités divines. Pour la première fois je découvrais que mes désirs étaient des germes et que pour qu'ils portent fruit, je n'avais qu'à les semer. J'étais la terre nourricière sur laquelle poussaient les germes de mes désirs.

Cette découverte je la trouvais absolument fantastique. Elle rendait tout facile. Il n'y avait qu'à laisser pousser, qu'à laisser grandir. Le germe se développait de lui-même. C'était une découverte d'autant plus fantastique qu'elle me sortait d'une longue période de ma vie où je manquais de confiance en mes possibilités, où je craignais de ne pas réussir et où j'accusais

constamment la société et les conditions extérieures de m'empêcher de réaliser mes désirs. Au lieu de concevoir mes désirs comme des germes qui s'épanouissaient sur le sol de mon être, je les concevais comme des manques, des trous, des absences dans mon être que je n'arrivais pas à combler avec ce que me fournissaient les conditions extérieures. Cette découverte me faisait passer d'une vision de moi-même comme manque à combler à une vision de moi-même comme plénitude en effervescence. C'était absolument merveilleux. C'était la révolution. Ça germait et ça poussait de partout.

J'oserais même dire que ça poussait trop. Trop de désirs germaient à la fois en mon être, de sorte qu'ils se concurrençaient les uns les autres, ils s'épuisaient mutuellement sans que jamais aucun ne parvienne à l'épanouissement complet, ce qui me laissait toujours insatisfait. Mon insatisfaction venait de la multiplicité de mes désirs, elle ne venait pas de l'extérieur, elle dépendait de moi. Il suffisait de réduire le nombre de mes désirs, d'en tuer certains dans le germe et d'en nourrir certains autres que j'aurais librement choisis.

C'est à cette tâche que me sert le yoga. Il s'agit de favoriser en tous les désirs un seul désir, afin de le voir se développer, s'épanouir et parvenir à la satisfaction complète, à la paix. Ce désir ne saurait être que désir d'unité puisque de tous les désirs, c'est le seul à n'entrer jamais en contradiction avec les autres désirs déjà existants, le seul à les accepter tous et à les diriger tous dans la même direction.

